

duire à l'auberge, afin de s'enquérir adroitement de la petite abandonnée.

Après un repas léger qu'elle prit à la hâte, sans trop savoir ce que l'on plaçait devant elle, tant son inquiétude était extrême, elle jeta les yeux sur un journal qui se trouvait à proximité. Le hasard la servait. Un fait divers de ce numéro relatait l'abandon d'un enfant nouveau-né dans une ville du Midi. Elle ne peut s'empêcher de pousser une exclamation qui attira l'attention de l'hôtesse, une grosse femme à l'air bon, qui portait la petite coiffe de mousseline sur des cheveux d'un gris argent.

— Encore un assassinat, Madame ?

— Non, fit Juana, c'est un pauvre petit être qui, à peine né, a été abandonné sur la rue.

— Une malheureuse mère sans doute qui, ne pouvant nourrir l'enfant, l'a jeté à la pitié des passants ; elle a encore mieux fait que de le tuer.

Un silence se fit, que la jeune veuve ne savait comment rompre pour renouer la conversation. Elle craignait tant de se trahir !

Ce fut l'hôtesse qui la reprit.

— Un fait à peu près semblable s'est passé non loin d'ici, il y a quelques mois, dit-elle.

Et, devant l'air attentif de Juana dont le cœur battait à se briser, elle continua.

— Une petite fille de huit à neuf ans fut trouvée au carrefour des Quatre-Chemins, par Mme Kerlan, la femme d'un contremaître du chantier de Caudan. On n'a jamais su par qui elle avait été abandonnée, parce qu'elle ne voulut pas parler.

— Et qu'est-elle devenue ? interrogea la pauvre femme, parvenant à dominer son immense émotion.

— Des dames nobles et riches, Mmes de Montscorff qui habitent une propriété près de Cléguer, l'avaient adoptée, mais son père s'est retrouvé, et il va l'emmener à Bayonne quand elle aura fait sa première Communion.

— C'est heureux !

Ce fut tout ce que put balbutier Juana.

Le père de Mireille !

Elle allait se trouver en présence du père de l'enfant !

Tant qu'elle avait cru pouvoir la rendre à ses parents, elle espérait obtenir son pardon par son action même, mais maintenant ! Et c'est à peine si elle écouta l'hôtesse qui avait repris :

— Oui, une note envoyée à un journal a mis ce monsieur, un noble très riche aussi, sur la trace de sa fille, et maintenant elle va reprendre sa place auprès de lui.

Juana s'était levée ; elle n'avait plus qu'un désir : aller vers Cléguer, et essayer de voir sa Bianca tant aimée. La revoir, l'embrasser avant d'aller s'enfermer dans un monastère pour y pleurer sa vie !

Elle paya sa dépense, et sortit pour se diriger vers Lorient. C'est là qu'elle trouverait une voiture qui la conduirait au château de Montscorff sans éveiller les soupçons.

L'aubergiste la regardait disparaître et murmurait :

— Pauvre femme ! elle a l'air d'une égarée. Le chagrin sans doute ! Elle a dû perdre mari et enfant.

La digne hôtesse ne savait pas être si près de la vérité.

Bientôt Juana était sur la route de Cléguer. Arrivée au bourg, elle dit au cocher de l'attendre, puis, se faisant indiquer le château de Montscorff, elle descendit le chemin si pittoresque, bordé de toutes les fleurs charmantes que le printemps avait déjà fait éclore.

Une crainte tourmentait la triste veuve : l'apparition vengeresse du père de Mireille. Elle voulait bien revoir sa douce chérie, s'emplir les yeux de sa chère image ; si elle pouvait seulement embrasser ses petites mains caressantes, elle partirait moins désespérée pour son Espagne, où elle avait résolu de terminer ses jours désolés à l'ombre d'un couvent, mais non le père, qui pourrait lui jeter le crime de Marcello à la face. Oui, il avait été épouvantable, cet attentat, mais celui qui avait eu la barbarie de le commettre était mort, et Juana ne voulait pas d'insultes sur sa mémoire.

Elle gagna une prairie parsemée de pommiers en fleurs où les merles sifflaient, où le Scorff coulait en chantant entre des rives étoilées d'iris d'or. Le ciel avait revêtu son azur de fête ; des nuées blanches, telles de vaporeuses dentelles, y passaient rapides.

Une paix bienfaisante à l'âme de la désolée tombait de toutes ces choses radieuses, et la brise embaumée qui se jouait dans les fleurs rafraîchissait son front brûlant qu'elle avait découvert du crêpe sombre.

Sur un pont de bois traversant la rivière, elle aperçut soudain deux femmes en robes claires et s'arrêta, le cœur palpitant. Les promeneuses se dirigeaient vers elle, et bientôt elle poussait un cri où il y avait de l'amour, de la douleur, de l'effroi, en reconnaissant Mireille appuyée câlinement au bras d'une jeune femme.

A cette exclamation, une autre y répondit, vibrante, et l'on y devinait aussi une affectueuse allégresse.

— Juana ! . . .

Et, quittant Paule, l'enfant se précipita dans les bras tendus si follement vers elle.

— Ma bien-aimée ! . . . Ma petite fille ! Je te revois, enfin ! . . .

— O mère ! Je t'attendais toujours ; je savais bien que tu serais revenue !

Juana l'éloigna d'elle pour la mieux admirer dans cette robe blanche aux velours noirs qui avait remplacé la sévère toilette de deuil, après ces quelques mois écoulés.

— Que tu es belle ! reprit-elle extasiée. Tu as recouvré ta pleine santé.

Mlle de Montscorff, à qui M. de Peilrac avait dévoilé le secret de l'enlèvement, ne voulait pas troubler d'un mot ces épanchements. Elle ne quittait pas du regard celle qu'elle continuait à appeler sa fille : si on allait la lui ravir encore !

— Et Marcello ? interrogea Mireille d'une voix craintive.

— Tu n'as plus rien à redouter de lui, ma chérie : il est mort !

La fillette resta muette. Elle avait trop souffert sous ce maître cruel pour trouver une parole à ajouter.